A l'occasion de l'année Bach:

MES SOUVENIRS SUR J.S. BACH

par Marcel GODARD

Mes souvenirs sur J.S. Bach ! Pourquoi un titre aussi prétentieux ? Tout simplement parce que, dans plusieurs circonstances de ma vie, il m'a semblé que je l'avais en effet rencontré, du moins croisé.

14 juillet 1943 - En pleine guerre, je fus, comme beaucoup, réquisitionné pour aller travailler en Allemagne. J'étais alors au Séminaire. J'y tenais l'orgue et vouais déjà une admiration sans borne au Cantor de Leipzig. Avec entre autres mon ami Armand Werklé, nous voici embarqués pour la Filmfabrik de Wolfen, banlieue nord de Leipzig justement.

Leipzig, c'était la ville où Bach avait vécu de 1723 à 1750 !

C'était l'église Saint Thomas !

C'était peut-être la chance de voir les lieux où Bach avait séjourné et d'y entendre sa musique, comme à la source !

Durant deux mois, il n'en fut pas question; interdiction nous était faite de nous éloigner du camp où nous étions assignés. Mais après un temps de probation dirions-nous, nous savions que le Lagerfürher délivrait des permissions pour un jour. Et je me souviens qu'un certain dimanche de septembre, toujours avec le regretté Armand Werklé (qui était déjà très bon juge en musique), je partis pour Leipzig. Aucune musique nulle part ! Aucun concert en vue ! Cependant si, à 17 heures, un concert d'orgue était annoncé à la Lukaskirche. Nous y étions. Je ne me souviens pas du nom de l'organiste, mais je n'oublierai jamais qu'il joua la "Toccada dorienne" (BWV 538) de la manière la plus claire et la plus vivante qui soit. Que nous étions loin des interprétations françaises d'alors, si lourdes et sans phrasé! Bach me fut révélé ce jour-là comme un musicien jeune et vivant !

31 octobre 1943 - Second voyage à Leipzig. C'était aussi un dimanche. Nous avions appris que le Chœur de Saint Thomas donnait chaque dimanche la cantate du jour, comme au temps de Bach, au cours de l'Office luthérien de la matinée. La veille, nous étions d'équipe de nuit. Qu'importe ! A la sortie de l'usine, à 6 heures du matin, nous prenions le train de banlieue et, à 9 heures, nous étions à l'église Saint Thomas. Je vois encore l'endroit où, Armand Werklé et moi, avions pris place, dans les tribunes de droite. L'Office commença et, juste avant le sermon, comme si Bach était là, ce fut la cantate; ce jour-là, la cantate de la "Réformation": "Gott der Herr, ist Sonn' und Schild" (BWV 79). "Le Seigneur est un soleil et un bouclier" Le Cantor de Saint Thomas dirigeait; c'était Günther Ramin. Ce furent trente minutes d'éternité anticipée ! On le sait depuis, Günther Ramin fut certainement le plus génial successeur de Bach. "Sous sa direction, la musique devenait un événement, aussi bien pour les interprètes que pour les auditeurs. Chaque interprétation était nouvelle et cette redécouverte perpétuelle éliminait toute routine. Ainsi l'art qu'avait Ramin de faire revivre la musique est-il resté, à mes yeux, exemplaire: faire de la musique n'est pas une activité dénuée de vie, destinée à créer une atmosphère de musée, mais bien une préoccupation de vivants" (Hans Joachim Rotsch, actuel Cantor de Saint Thomas). Nous étions ce jour-là de ces individus vivants captivés.

Ce même dimanche 31 octobre 1943, à la sortie de l'église, nous rencontrons un jeune franco-polonais qui devait, par la suite, acquérir une notoriété; c'était Jean Witold, bien connu dans les années 1950-1955 par ses émissions "Cantates à Saint Thomas" diffusées chaque dimanche sur les ondes de Paris Inter. STO comme comme, il avait la chance d'avoir pu approcher les milieux musicaux de Leipzig. Bien que travailleur étranger, il pouvait obtenir assez facilement des billets d'entrée à des concerts. Il avait une chambre en ville et possédait le dernier enregistrement de la Passion selon Saint Mathieu datant de 1941 et, justement dirigée par Günther Ramin. La journée s'acheva chez lui à écouter cette merveille.

Grâce à Jean Witold, nous avions, en le quittant, l'assurance d'avoir des places pour le Bach Abend (Concert Bach) suivant qui devait avoir lieu le jeudi 18 novembre suivant, à 18 heures, à l'église Saint Thomas; c'était un jour de semaine. Aurions-nous une permission ? Les Français sont débrouillards. Nous eûmes la permission. Et, le jeudi 18 novembre, nous étions, bien sûr, à 18 heures, à Saint Thomas. Le programme (uniquement des œuvres de Bach) évoquait la guerre avec son cortège de souffrances, mais aussi portait l'espérance de jours meilleurs:

La cantate "Schauet doch und sehet' (BWV 46) - "Contemplez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne".

La cantate "Ich will den Kreuztrab gerne tragen" (BWV 56) - "Je veux moi aussi porter ma croix" - avec l'admirable choral final "Komm, o Tod, du Schlaffes Bruder" - "Viens, ô mort, toi mon frère qui m'endort !"

C'était enfin le Magnificat de Bach, évocation de Noël tout proche, ce Magnificat où il est rappelé la "promesse faite à Abraham et à sa descendance à jamais". Or la descendance d'Abraham était à

ce moment-là à Auschwitz ou Buchenwald ! Et nous ne le savions même pas.

Le concert fut inoubliable ! La foule était telle que nous étions debout. Nous ne sentions pas la fatigue, tant nous étions dans l'exaltation.

Le programme annonçait, pour les mercredi et jeudi 8 et 9 décembre l'Oratorio de Noël de Bach. Déjà nous faisions des plans pour venir au moins à l'une des deux soirées. Ce ne fut malheureusement pas la peine. Dans la nuit du 3 au 4 décembre, Leipzig fut bombardé avec une violence inouïe: 30 000 morts en une nuit ! Tout le centre éventré ! Les paroles de la cantate 46 nous revenaient en mémoire: "Contemplez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur" !

Armand Werklé et moi retournâmes à Leipzig après son abominable destruction. Nous revîmes l'église Saint Thomas, car elle avait été épargnée, comme par miracle. La surprise fut heureuse d'apprendre qu'elle ouvrait chaque dimanche ses portes au culte catholique dont la seule église de Leipzig avait été rasée. C'est ainsi que nous pûmes participer à l'Eucharistie et communier au corps du Seigneur dans l'église où Bach avait prié il y a deux siècles.

Les années passèrent. Nous étions, heureusement, rentrés d'Allemagne, sains et saufs. Je ne pensais pas jamais revenir à Leipzig. Un groupe de jeunes amis, choristes du Chœur Mixte de la Cathédrale, à qui j'avais donné un peu le goût de Bach, me forcèrent la main. C'est ainsi qu'en mars 1974, trente ans après, je retournais à Leipzig. Trois voitures prenaient la route d'Allemagne de l'Est. Armand Werklé était là bien sûr; Georges Beyron et Henri Dumas s'étaient joints à nous.

Les circonstances n'étaient plus les mêmes qu'en 1943 ! Nous fûmes, cette fois "reçus" par le Cantor en retraite Erhard Mauersberger et par l'actuel Cantor de Saint Thomas Hans Joachim Rotsch, qui s'employèrent à nous faciliter toutes choses, dont la visite des "Archives de Bach" (Bach-Archiv) - il y faut tout un château !- et des invitations à deux auditions du Chœur de Saint Thomas: l'une à l'Hotel de Ville et l'autre à l'église elle-même.

Ce fut presque officiellement que nous fûmes accueillis au concert de l'Hotel de Ville. Le Chœur nous salua gentiment en chantant en français "Il est bel et bon" de Passereau puis nous interpréta magistralement le motet "Der Geist hilft unsrer Schwachheit auf" (BWV 226) - "L'esprit vient au secours de notre faiblesse".

Le concert de Saint Thomas était pour le vendredi 29 mars, à 17 heures. Nous avions largement le temps de visiter Leipzig dans l'après-midi, d'y faire quelques emplettes et de nous incliner sur la tombe de J.S. Bach dont la dépouille mortelle repose, depuis 1950, dans l'église Saint Thomas elle-même, au pied de l'autel. Une simple dalle, émouvante dans la sobriété de son inscription: Johann Sébastian Bach. C'est tout ! Sans date: il n'a pas d'âge ! Sans titre, il n'en n'a pas besoin !

A ce propos, il est bon de savoir qu'à sa mort, Bach fut enterré, comme tout le monde, dans un cimetière, hors-les-murs de Leipzig. Quand on commenca à redécouvrir son œuvre, on exhuma ses restes pour les faire reposer sous la voûte d'une église voisine, l'église Saint Jean. C'était en 1900. Mais cette église fut détruite lors du fameux bombardement du 4 décembre 1943; le cercueil fut cependant retrouvé, et, finalement transféré en grande solemnité, le 28 juillet 1949, 199ème anniversaire de la mort de Bach, dans le chœur de l'église Saint Thomas.

Vendredi 29 mars 1974 - Une aventure peu banale faillit m'y attendre ! Nous étions conviés, mes amis et moi, à ce qu'on appelle, à Saint Thomas, le "Motet", c'est-à-dire la "musique du soir". Comme ce "Motet" n'était qu'à 17 heures, nous eûmes largement le temps de pousser jusqu'au "Volkenschlachdenkmal"; traduisez: "Monument de la bataille des quatre Nations, contre Napoléon".

Au concert, j'étais assis à l'endroit où j'avais écouté en 1943 la cantate 79. Jean-François Duchamp, bien connu maintenant comme Maître de Chapelle de la Cathédrale de Lyon, m'accompagnait. Je fut pris soudain de malaise. Jean-François m'aida à sortir, sans trop nous faire remarquer. A l'extérieur, je repris connaissance. A l'issue du concert, tous les amis étaient là. Le Cantor de Saint Thomas lui-même vint me réconforter et m'offrir l'adresse d'un médecin. Pendant ce temps, Georges Beyron avait couru à l'hôtel chercher sa bouteille d'"Eau Souveraine des Bénédictines de Pradines" qui ne le quittait jamais. Une gorgée me remit sur pied. Et Georges Beyron eut cette phrase: "Dommage, si Godard était mort, on n'aurait eu qu'à soulever la pierre de la tombe de Bach, et il aurait eu la joie de le retrouver, et nous serions revenus chaque année en pélerinage !"

Quand je vous disais que "mes souvenir sur Bach" c'était presque vrai !

Marcel GODARD
(21-03-85)

****
* * *
*